

ENQUÊTE SUR LES ORIGINES POSSIBLES DES KORRIGANS

A la différence des Teuz (lutins), les korrigans sont noirs de peau avec des yeux rouges. Ils vivent dans la nature, sous la terre et toujours en tribus sous l'autorité d'un roi.

« Les traditions les plus populaires de la Bretagne sont celles qui se rapportent aux Nains (Note de l'auteur : Korrigan pour R-F Le Men). On peut dire qu'elles sont répandues dans toutes les communes où l'on parle le breton, mais ces êtres mystérieux y sont désignés sous des noms différents suivant les localités. Ainsi, dans les départements du Finistère et du Morbihan, on les nomme généralement Corrikêt, pluriel de Corrik, diminutif de Corr, « Nain » féminin Corrigan, « petite Naine », pluriel Corriganed, et par abus, sur la limite sud du Finistère, Corniganed, et même Torriganed. La forme féminine Corrighez, pluriel Corrighezed, est moins usitée. Dans tout l'ancien évêché de Tréguier, dans le Haut-Léon et dans une partie des Montagnes-Noires, surtout à l'est de la ville de Châteauneuf-du-Faou, on les appelle Corrandoun ou Corrandon, « Nain des (lieux) profonds », pluriel Corrandouned ou Corrandoned, par abus Cornandoned; féminin, Corrandounez ou Corrandonez, « Naine des (lieux) profonds » ; pluriel : Corrandounezed ou Corrandonezed, par abus Cornandonezed. On les désigne encore sous le nom de Paotred-ar-zabbat, «garçons du sabbat», dans le Léon, et sous celui de Boudiked, dans une partie des montagnes d'Arée. Il existe, tout près du bourg de Brennilis, en la commune de la Feuillée (Finistère), une belle allée couverte que M. René de Kerret a achetée récemment pour la préserver de la destruction et que l'on nomme dans le pays Ty-ar-Boudiked, maison des Nains. Je ferai observer toutefois que le nom de Boudiked s'applique dans d'autres parties du Finistère, comme on le verra plus loin, à une catégorie d'Esprits entièrement différents des Nains. J'ajouterai que l'on attribue assez souvent à ces derniers des méfaits que l'on doit mettre à la charge des lutins.

Les Nains forment en quelque sorte la transition entre l'homme et les êtres surnaturels. Comme lui ils naissent et meurent sur la terre où ils vivent en société sous l'autorité d'un chef unique. Ils sont conformés comme les hommes dont ils ne sont cependant que la caricature. En effet, sur un corps noir, très-petit et mal fait, ils portent une tête énorme et hideuse, mais ils sont doués d'une force sans limites. Leurs demeures sont placées le plus souvent sous les Dolmens que l'on nomme presque partout en Basse-Bretagne Ty-Corriked, « maison des Nains, » ou Loch-Corriganed, « loge des Naines », demeures qu'ils balayent toutes les nuits avec le plus grand soin. D'autres ont leurs habitations dans les cavernes naturelles, sous les Menhirs et sous

les larges pierres plates que l'on rencontre fréquemment dans les landes isolées. Ils y vivent dans la terre « comme les lapins dans leurs terriers. » On ne les voit ordinairement que le soir sur la lisière des bois sombres, au milieu des bruyères désertes ou au sommet de rochers élevés. Ils redoutent le froid et ne sortent guère de leurs demeures souterraines pendant l'hiver.

Un refrain que l'on chante souvent en berçant les enfants mentionne cette habitude :

Bin, ban, Corriganan, Pelec'h e moc'h epad ar goan ?

— Barz un toullic, 'barz an douar Da gortoz an amzer clouar.

Bin, ban, Naine, Où es-tu pendant l'hiver ?

— Dans un petit trou, dans la terre, pour attendre le temps tiède.

Quoique la plupart des Nains se tiennent pendant le jour à distance des lieux habités, il en est un bon nombre qui ont des rapports directs avec certaines personnes dont ils réclament au besoin les services, et, dans ces circonstances, ils leur adressent toujours la parole en vers ou plutôt en bouts-rimés. Plusieurs même, abandonnant ceux de leur race, viennent s'établir au milieu des hommes dont ils adoptent plus ou moins imparfaitement les mœurs. Quelques uns se marient parmi eux et apprennent souvent un métier. Mais d'autres, ne pouvant vaincre leur nature rebelle à la civilisation, gardent, tout en vivant dans les villes et dans les bourgs, une grande partie des coutumes de leur nation. Dans tous les cas, ils conservent toujours, dans leur nouvelle condition, certains traits caractéristiques qui permettent de les reconnaître à première vue.

Voilà par quels côtés imparfaits les Nains se rapprochent de l'humanité. Ils s'en éloignent par des facultés qu'ils tiennent d'un pouvoir occulte et qui sont une sorte de compensation à leur infériorité physique.

Ainsi, ils ont le pouvoir de se rendre invisibles, ils comprennent le langage des oiseaux; païens et sorciers eux-mêmes, ils sont constamment en rapport avec les sorcières, de race humaine, et c'est par leur intermédiaire qu'elles possèdent l'art des enchantements et de la divination.

Les Nains ont parfaitement conscience de la supériorité physique des hommes sur eux. Ils en ressentent une jalousie extrême qui se traduit par des vexations de toutes sortes qu'ils font éprouver à ceux que le hasard fait tomber entre leurs mains, ou qui ont le malheur d'exciter leur rancune. Celui qui veut se venger d'un ennemi peut se rendre le soir près de la demeure d'une famille de Nains, et là, exposer à haute voix ses griefs. Les Nains, engeance maudite dont le seul plaisir est de faire le mal, s'empresseront de répondre à son appel, et la personne dénoncée ne tardera pas à ressentir les effets de ce pacte. Une seule chose les effraie et les met en fuite, sans

qu'on en puisse expliquer la cause. C'est la petite fourche de bois dont les cultivateurs se servent pour nettoyer le soc de leur charrue du fumier et de la terre qui s'y attachent et que l'on nomme Carspren dans le Léon, Caspren en Cornouaille et Capren dans le pays de Vannes. Cet instrument porte aussi en Bretagne le nom de Bâz-an-Arar, bâton de la charrue. Ils joignent à leurs malices et à leurs actes de cruauté un raffinement de sarcasme et d'ironie qui dénote la joie qu'ils éprouvent à tourmenter les hommes.

S'ils sont assez heureux pour attirer dans leurs rondes infernales un voyageur imprudent, ils lui laisseront un moyen d'en sortir. Mais comme ce moyen est une énigme à deviner, il arrivera que leur victime succombera presque toujours. On les verra parfois la nuit labourer un champ avec tant de soin qu'il semble qu'après le travail il n'y ait plus qu'à y semer le grain, mais le lendemain toute trace de culture aura disparu. S'il leur arrive, dans un moment de joyeuse humeur, de rendre un service à un honnête homme, ce service ne sera jamais complet ; la griffe du diable y apparaîtra presque toujours. Je dois dire cependant qu'ils sont très-accessibles à la vanité et que l'on peut, en les flattant, en tirer quelques services. Il suffit, par exemple, de se rendre près de leurs tanières, et d'implorer humblement de leur bienveillance, soit une charrue, soit une paire de bœufs, ou toute autre chose dont on peut avoir besoin, pour qu'ils s'empressent de mettre ce qu'ils possèdent à la disposition de la personne qui a recours à eux. On est sûr de trouver le lendemain matin à sa porte l'objet demandé. Mais il faut le leur rendre avant le coucher du soleil, ou l'on s'expose aux plus grands malheurs.

Une de leurs habitudes est d'enlever les enfants dans leurs berceaux et de mettre à leur place leurs affreux rejetons, dans l'espoir d'améliorer leur race et de faire dégénérer celle des hommes. Le pouvoir qu'ils ont de se rendre invisibles leur permet de vivre sans travail, car ils pénètrent partout, dans les foires, dans les maisons, et prennent tout ce qui est à leur convenance. Aussi se nourrissent-ils comme des « rois » et sont-ils vêtus comme des « princes. » (...)

On croit encore fermement en Bretagne à l'existence des Nains. J'ai rencontré bien souvent des vieillards qui, non-seulement, prétendaient en avoir vu, mais qui affirmaient avoir été enlevés par eux dans leur enfance, et n'avoir dû leur salut qu'à la prompt intervention de leurs parents. Cependant, si la plupart des Bretons sont convaincus que cette race a existé, ils pensent maintenant que bien qu'il se trouve encore quelques Nains disséminés dans les villes et dans les bourgs de la Bretagne, la masse de la nation a émigré, depuis bien des années déjà, pour une contrée aussi inconnue que celle dont ils sont originaires. On verra ci-après, dans les récits destinés à développer quelques-uns des faits mentionnés dans ce préambule, de quelle manière on les obligea à quitter le pays.

LA PIERRE MERVEILLEUSE. — Une Corrigan se trouvant sur le point de donner le jour à un enfant fit chercher une vieille sage-femme de sa connaissance à la ville la plus voisine de sa demeure. Après la naissance de l'enfant, et lorsque la sage-femme l'eut emmailloté à la manière ordinaire et se fut assise au coin du foyer pour le chauffer, la mère lui dit, aussitôt qu'elle put recouvrer la parole :

Claskit aze, Commer, e cornik an arbel, Hag e cafot ur vilien; Frotit anezhi deuz daoulagat va bugel.

Cherchez là, ma commère, au coin de l'armoire, Et vous y trouverez une pierre ronde ; Frottez-en les yeux de mon enfant.

— Que signifie ceci ? se dit la sage-femme, cette pierre aurait-elle donc quelque propriété merveilleuse ?

Elle l'appliqua sur les yeux de l'enfant et, pour s'assurer si elle possédait quelque vertu, elle s'en frota aussi l'œil droit. Elle ignorait que cette pierre précieuse, qui était parfaitement polie et dont la forme était celle d'un œuf, avait la propriété de donner aux personnes dont elle avait touché les yeux la faculté de voir les Nains lorsqu'ils se rendaient invisibles. A quelque temps de là, il advint que la sage-femme fut à une grande foire qui se tenait dans un bourg voisin. Le nom de ce bourg varie suivant les localités où l'on raconte cette histoire. Quelle fut sa surprise en y arrivant d'apercevoir sa commère la Corrigan, furetant dans les boutiques les plus richement garnies, et prenant parmi les marchandises celles qui lui plaisaient le plus, sans que les marchands parussent en être surpris. Le soir, en s'en retournant chez elle, la sage-femme rencontra en chemin la Corrigan, portant un lourd panier rempli d'étoffes de la plus grande richesse.

— Ah ! commère, lui dit-elle en l'abordant, vous avez fait aujourd'hui une rude brèche aux étalages et aux boutiques d'étoffes, et pourtant elles ne vous ont pas coûté bien cher.

— Oh ! oh ! lui répondit la Corrigan : C'houi peuz va guelet oc'h ho fea ? Ha gant pe lagat em gouelet-hu brema ? Vous m'avez vue les payer, Et de quel œil me voyez-vous maintenant ?

— De l'œil droit, lui dit la sage-femme. C'était celui qui avait été en contact avec la pierre mystérieuse.

Aussitôt la Corrigan enfonçant un de ses doigts dans l'œil que sa malheureuse commère venait de lui désigner, l'arracha de son orbite en lui disant avec un ricanement diabolique : « N'em guelfot mui brema! Vous ne me verrez plus à présent! »

Note : Cette tradition était répandue autrefois dans toute la Cornouaille où je l'ai entendu raconter souvent dans mon enfance. Il est aujourd'hui assez difficile de l'y retrouver complète. Dans une autre version, qui paraît n'être qu'une altération de celle-ci, les personnages du récit sont une femme dont la condition sociale n'est pas indiquée et un Corrik qui ont nommé ensemble un enfant et qui sont par suite compère et commère. D'après cette version, le don de seconde vue dont jouit la femme serait la conséquence du lien de compérage existant entre elle et le Corrik.

LES ENFANTS VOLÉS.

On commence ordinairement ce récit par un conseil qui s'adresse aux mères : « Il n'est pas bon de laisser les enfants seuls à la maison pour aller voir les feux de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre. » Une femme qui avait les deux plus beaux garçons du monde commit un jour l'imprudence d'aller voir le feu de la Saint-Jean, abandonnant les pauvres petites créatures seules dans leurs berceaux. A son retour, elle remarqua avec effroi qu'un grand changement s'était opéré en eux pendant son absence. A la place des deux charmants enfants qu'elle avait quittés un instant auparavant, elle trouva deux petits êtres difformes, à la figure vieillotte et renfrognée. Elle ne pouvait se rendre compte de cette métamorphose. Cependant elle attendit quelque temps sans se plaindre. Mais voyant que les mois se succédaient, que plus d'une année s'était écoulée, et que malgré cela ses enfants ne grandissaient pas et ne prononçaient pas même une parole, elle s'en fut toute désolée raconter ses peines à une de ses voisines. Cette voisine était une femme de bon conseil et qui avait vu bien des choses depuis qu'elle était dans le monde.

— Pauvre commère! lui dit-elle quand elle lui eut fait connaître la cause de ses chagrins, vos enfants ont été volés par quelque Corrigan.

— Que faire alors pour qu'ils me soient rendus ? reprit la mère.

— Retournez bien vite chez vous, et dès que vous serez arrivée, ayez l'air de vous plaindre de n'avoir pas le temps de préparer à dîner pour les douze hommes qui font l'écobue dans votre village (an daouzek marer). Pendant ce temps nous irons, moi et deux ou trois amies, vous porter du lait et nous vous demanderons si votre dîner n'est pas encore préparé. Vous prendrez alors une coque d'œuf et vous y mettrez de la pâte en disant à haute voix, après l'avoir mise sur le feu : Il faut que je me hâte, car je suis en retard. Quand votre bouillie sera cuite, faites mine de vous rendre à la garenne où travaillent les écobueurs, en ayant soin de fermer derrière vous la porte de votre maison. Mais gardez-vous de vous éloigner, demeurez sur le seuil et écoutez avec la plus grande attention ce que diront les enfants.

La mère se conforma ponctuellement aux recommandations de sa voisine, et voici ce qu'elle entendit les Nains se dire entre eux lorsqu'elle fut sortie de sa maison :

— Nin hor beuz guelet hada dervennou Coatar-zal, Dansal da hanter noz ellec'h ma lenn Brezal, Hogen en hor buez n'hor beuz guel't ke- mend all.

(Nous avons vu semer les chênes du bois de la Salle, Danser à minuit au lieu où est l'étang de Brezal. Mais dans notre vie nous n'avons vu pareille chose.)

— Ah ! Vous parlez maintenant, dit la mère en rentrant aussitôt, je vous reconnais, maudits Nains, à votre voix cassée.

Puis, prenant une branche de genêt vert, elle les fouetta de toutes ses forces jusqu'à ce que la Corrigan, accourant à leurs cris, lui rendît ses enfants en lui disant :

— Dal, rounflez, n'am euz ket gret kemend ail da'z re.

(Tiens, ogresse, je n'en ai pas fait autant aux tiens.)

Note : de toutes les traditions relatives aux Nains, celle-ci me paraît avoir été la plus répandue en Bretagne. Je ferai cependant ici la même observation que pour celle qui précède. Il est aujourd'hui assez difficile de la trouver complète. Dans la plupart des communes on n'en retrouve que des fragments, mais ils suffisent à démontrer combien elle a dû être populaire autrefois. Il en est des traditions du peuple comme de ses chants ; elles ne disparaissent pas brusquement d'un pays. Leur souvenir s'y maintient au contraire très vivace, et lors même qu'elles sont assez effacées pour qu'on n'en puisse plus reproduire le récit que d'une manière très incomplète, on se rappelle les avoir entendu raconter dans son enfance à des vieillards morts depuis longtemps. On sait fort bien maintenant le cas que l'on doit faire de ces prétendus chants populaires aussi parfaits dans la forme qu'ils sont remarquables par leur intégrité, et dont on ne peut retrouver un seul vers quelques années seulement après l'époque où l'on prétend les avoir recueillis. Une version plus connue, peut-être, que celle-ci en diffère en ce qu'il n'y est question que d'un enfant volé. D'après cette version, lorsque la mère place sur le feu la coque d'œuf pour préparer le repas des laboureurs, le Nain surpris lui adresse la parole, et une conversation s'engage entre eux. Mais cette conduite du jeune Nain me semble en contradiction avec la prudence ordinaire à ceux de sa race, car malgré la curiosité que doivent lui inspirer les préparatifs du singulier dîner dont il est le témoin, il est trop rusé pour se hasarder à faire entendre sa voix cassée qui le trahirait aussitôt. On comprend fort bien au contraire que, suivant la version que je donne ici, les deux Nains, croyant leur prétendue mère bien loin, s'entretiennent en toute sécurité des choses extraordinaires qu'ils viennent de voir.

LA DANSE ET LA CHANSON DES NAINS.

Un des grands divertissements des Nains est de danser la nuit au clair de lune, autour d'un grand feu. C'est dans les landes désertes qu'on les voit se livrer avec une sorte de frénésie à cet exercice, en chantant les premières paroles d'un couplet qu'ils n'achèvent jamais eux-mêmes. Il semble, au reste, qu'il y ait dans ces paroles plus de rimes que de raison, car elles consistent uniquement dans l'énumération des premiers jours de la semaine. Les voici telles qu'ils les chantent :

Me am euz guel't coat Brezal; Me am euz ho guel't e mez hag e guial; Me am euz ho guel't e soliou e maner Brezal; Ha biscoaz n'am euz guel't kemend all.

(J'ai vu le bois de Brezal, Je l'ai vu en glands, je l'ai vu en gaules; Je l'ai vu servir de poutres au château de Brezal; Et jamais pourtant je n'en ai vu autant.)

Je crois que c'est sur le récit de M. Tranois que repose le pastiche qui figure dans le Barzaz-Breiz, sous le titre de l'Enfant supposé. Ceux qui sont assez heureux pour posséder la Revue de Bretagne, pourront comparer les deux pièces.

Dissul, Dilun, Dimeurs ha dimerc'her, Diriaou ha dirguener.

(Dimanche, Lundi, Mardi et mercredi, Jeudi et vendredi.)

Si, pendant qu'ils dansent ainsi, un passant attardé a la mauvaise fortune de traverser la lande où ils font leurs ébats, ils l'appellent par son nom, et s'il a l'imprudence de répondre, il est entraîné dans le tourbillon de leur ronde, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il tombe mourant sur le sol. Il a cependant trois moyens de se soustraire au sort qui lui est réservé. Le premier est d'achever le couplet que chantent les Nains, en y ajoutant un ou deux vers. (Cette tradition est répandue dans toute la Cornouaille). Ils ne sont pas exigeants pour la rime; de simples assonances suffisent à les mettre en gaieté. Le second consiste à placer ses sabots en entrant dans la ronde, de telle façon qu'après le premier tour de danse, il puisse y mettre à la fois les deux pieds. S'il ne réussit pas au premier tour, ce moyen lui échappe, il ne peut plus recommencer.

Le troisième est de planter un bâton en terre, à l'endroit où il commence à danser, et de le saisir de la main, en finissant le premier tour. (Communes des environs de Saint-Pol-de-Léon et de Quimper et commune du Trévoux, Finistère.) Les histoires que l'on raconte en Bretagne des rencontres de voyageurs avec les Nains ne sont pas très variées. En voici quelques-unes qui donneront une idée des autres.

Un habitant de la commune de l'Hôpital-Camfront (Finistère) s'en revenait un soir du bourg, portant sur la tête une grande tourte de pain de seigle, lorsqu'en traversant une lande il fut arrêté par les Nains qui l'obligèrent à danser et à chanter :

— Dissul, Dilun, Dimeurs ha Dimerc'her, Diriaou ha Dirguener! disait-il avec eux.

— Après ! lui criait-on.

— ha Dissadorn, ha Dissul! répondait-il.

— Après ! après ! cela ne rime pas.

Il suivait haletant les mouvements de la danse portant toujours sur la tête sa tourte pesante, sans qu'il lui vînt à la pensée que ce que les Nains exigeaient de lui était une rime au mot Dissul. On le fit danser si longtemps et faire tant de bonds désordonnés que la tête du pauvre patient finit par passer à travers le pain, qui lui tomba comme un collier sur les épaules. On s'imagine bien quelle piteuse mine il devait faire dans cet état. Les Nains le firent tourner encore pendant quelque temps en riant aux éclats, et finirent par le chasser hors de leur cercle, en le poursuivant de leurs huées.

Cette aventure avait mis les Nains en trop joyeuse humeur pour qu'ils ne cherchassent pas l'occasion de la renouveler. Ayant réussi peu après à attirer dans leur danse un autre homme qui portait aussi sur la tête une tourte de pain de seigle, ils s'imaginèrent qu'ils en auraient aussi bon marché que de leur première victime. Ils se trompaient; car à peine étaient-ils arrivés au quatrième vers de leur chanson, que le nouveau venu s'écria :

— Dissadornik1 ha Dissul Vo laket an torzik var ar mul!

(Samedi et dimanche, On mettra la tourte sur le mulet !)

Ils virent alors qu'ils avaient affaire à un homme d'esprit et ils le congédièrent sans lui faire aucun mal. J'ai recueilli cette tradition dans les communes de Hanvec, de Saint-Eloi et d'Argol (Finistère).

Une autre histoire bien plus populaire que la précédente est celle de ce vieux tailleur bossu qui, surpris la nuit par les Nains et forcé de danser avec eux, compléta ainsi leur chanson :

— Diriaou ha Dirguener Oa ar foar 'bars e Kemper !

(Jeudi et vendredi Il y avait foire à Quimper!)

Les Nains, émerveillés de son talent de rimeur, prièrent leur chef de lui enlever sa bosse. Ce qui fut fait. Dans la même soirée, il arriva qu'un jeune homme fort bien mis et paraissant avoir une haute idée de sa personne, rencontra cette même bande de Nains. S'il avait des avantages physiques que le tailleur ne possédait pas, il était du côté de l'esprit moins bien doué que lui. Longtemps il dansa, longtemps il chanta sans pouvoir trouver une rime pour terminer la chanson. Les Nains le punirent de sa sottise en l'affublant de la bosse qu'ils avaient enlevée au vieux tailleur. (Communes de Châteauneuf-du-Faou, de Laz, de Saint-Goazec, etc., Finistère.) Il existe plusieurs versions de ce conte. D'après l'une de ces versions,

Diriaou ha dirguener, Pephini a ia d'ar ger!

(Jeudi et vendredi, Chacun s'en va chez soi!)

les deux personnages étaient tailleurs et bossus tous deux ; de sorte que la victime sortit de la danse le dos chargé de deux bosses au lieu d'une.

Une autre version diffère des précédentes en ce que les deux héros du conte sont tailleurs et que le vieux bossu, au lieu de finir la chanson des Nains par les mots Oa ar foar'bars e Kemper, la termine ainsi :

Ha dissadorn ha dissul, Setu ma achu ar zun!

(Et samedi et dimanche, Voilà la semaine finie!)

Selon M. Tranois, qui a le premier publié cette version, les Nains sont condamnés par une puissance inconnue à une longue pénitence qui ne doit finir que lorsqu'un passant surpris par eux ajoute à leur chanson les mots setu ma achu ar zun, «voilà la semaine finie». Je n'ai nulle part rencontré cette tradition. Les exemples que je viens de citer prouvent que l'on peut terminer de différentes manières le couplet que chantent les Nains pourvu qu'on ne néglige pas la rime, quelle que soit d'ailleurs l'insignifiance du fond. Il y a peu de communes en Bretagne où l'on ait conservé l'air de la chanson des Nains. On la chante cependant encore dans les Montagnes-Noires, entre Châteauneuf-du-Faou (Finistère) et la limite de ce département. Cet air est des plus simples. La première mesure se chante piano puis la voix s'élève jusqu'à la fin, par un crescendo si rapide que les dernières notes ressemblent plus à des cris qu'à un chant.

LE CHAPELET BÉNIT. — Une bande de nains s'amusait depuis quelque temps à prendre les chevaux, les bœufs et la charrue d'un fermier et à labourer ses champs pendant la nuit. Cela plut d'abord au fermier qui voyait déjà dans ses greniers la récolte que les nains lui préparaient ainsi. Il fut bien vite désabusé ; car quoique le travail parût fort bien fait au moment où il s'exécutait, le lendemain non-seulement il n'en restait plus de traces, mais les champs paraissaient n'avoir pas été cultivés depuis de nombreuses années. « Bleud an diaoul a ia da vren, » se dit le fermier, et comme il était bon chrétien et qu'il voulait se venger de ces ouvriers du diable, voici l'expédient qu'il imagina pour les contraindre à faire pour lui, d'une manière utile et sans danger pour son salut, la besogne qu'ils avaient si souvent faite dans l'unique but de se moquer de sa crédulité. Un soir, à l'heure où les nains commençaient leur travail habituel, il se glissa derrière eux, muni d'un chapelet bénit, et aussitôt que la charrue eut atteint l'extrémité du premier sillon, il posa son chapelet sur le sol fraîchement remué. Il recommença cette opération après le labourage de chaque sillon, et le lendemain tout le champ se trouva parfaitement cultivé, au grand contentement du

fermier et à la confusion des nains, qui renoncèrent pour toujours à ce genre d'amusement. (Arrondissements de Brest et de Morlaix, Finistère).

LE NAIN CORDONNIER. — Il était une fois un veuf qui avait épousé une veuve. Chacun d'eux avait une fille, et celle du mari était chargée de la garde des vaches de la ferme. Un jour qu'elle les avait menées paître dans une lande et qu'elle se reposait sur une pierre, elle aperçut tout à coup à ses côtés une vieille femme qui filait. « Il y a déjà bien des années que je suis morte, lui dit la vieille, mais avant de m'ouvrir la porte de son paradis, le bon Dieu m'a imposé pour pénitence de revenir sur la terre pour y filer autant de chanvre que j'en ai volé pendant ma vie. Ma pénitence va bientôt finir ; mais comme vous ne paraissez avoir aucune occupation pour vous distraire, si vous le voulez, je vous apprendrai à filer. » La jeune fille accepta cette offre avec empressement, et un jour que les deux femmes travaillaient assises l'une près de l'autre, un nain s'approcha d'elles et invita la jeune fille à danser. Elle y consentit, ce qui fit grand plaisir au nain ; et comme il était cordonnier de son état, il fit pour elle une paire de souliers, et lui donna en présent un beau justin tout neuf. Il fut ensuite la demander en mariage à son père, qui n'eût voulu pour aucun prix donner sa fille à un être de cette espèce. Cependant craignant la vengeance du nain, il feignit d'agréer sa demande; mais le jour du mariage il substitua à sa propre fille celle de sa femme. Tout allait fort bien, lorsqu'en faisant la toilette de la fiancée on s'aperçut que les vêtements qu'elle devait porter et qui étaient ceux qui avaient été donnés par le nain étaient trop étroits pour elle. Il fallut donc, pour qu'elle pût les mettre, couper les talons de ses souliers et fendre son justin dans toute la longueur du dos. Pendant que les deux futurs époux se rendaient au bourg pour se marier, les pies, les merles et d'autres oiseaux chantaient tout le long de la route, pour se moquer du nain :

— Son dos est coupé! Ses talons sont coupés!

— Comprenez-vous, lui demanda la jeune fille, ce que disent ces oiseaux ?

— Oui, dit le nain, en regardant les vêtements de sa compagne, ils disent que vous n'êtes pas celle que je veux épouser.

Puis lui ayant fait ôter les souliers et l'habit qu'elle portait, il s'en retourna à la ferme et exigea qu'on lui donnât pour femme la jeune fille qu'il avait demandée en mariage. L'histoire ajoute que la noce fut très-gaie et que les nains, qui y furent invités en grand nombre, y dansèrent beaucoup, en chantant leur chanson ordinaire. (Commune de Pluguffan, Finistère.)

LA VACHE DU PAUVRE HOMME. — Quelques nains, après avoir dansé une partie de la nuit au clair de lune, se sentant en appétit, entrèrent dans la maison d'un pauvre journalier qui ne possédait d'autre bien qu'une vache. Ils y allumèrent un grand feu, et après avoir dépecé l'animal et l'avoir fait rôti, ils commencèrent à le dévorer avec leur glotonnerie habituelle.

— Donnez-m'en au moins un morceau, leur dit le pauvre homme, qui voyait de son lit disparaître rapidement les débris du seul bien qu'il eût au monde, et dont la faim était peut-être aiguësée par l'odeur du rôti.

— Ah! tu veux être de la fête, s'écrièrent les nains en riant, tiens, voici ta part du festin, mange, et si tu es un joyeux convive, nous te promettons de te rendre ta vache vivante.

Le pauvre diable ne se fiait pas trop à la promesse de ses hôtes ; toutefois faisant contre fortune bon cœur, il parut manger de bon appétit la part qu'il avait reçue des nains. Dès qu'il fit jour, il courut à sa crèche, et grande fut sa joie d'y apercevoir sa vache. Elle ne fut pas de longue durée. Sa vache était bien vivante, mais il lui manquait, hélas! le morceau qu'il avait mangé pendant la nuit.

(Commune de Beuzec-Cap Sizun, Finistère.)

LE BATON DE LA CHARRUE. — Un fermier de Plemeur possédait un troupeau de petites vaches jaunes et blanches dont il était très fier, car elles étaient les plus belles et les meilleures de la paroisse. Il paraît qu'elles furent du goût d'une tribu de nains qui rôdaient dans les environs, car un soir, en entrant dans la prairie où il les avait conduites le matin, le fermier vit qu'elles étaient entourées d'un grand nombre de petits tres dont il n'eut pas de peine à reconnaître la nature. A son approche, nains et vaches disparurent dans un trou, et le fermier n'eut plus devant les yeux que l'herbe verte de la prairie. Après avoir attendu vainement pendant plusieurs heures, il s'en retourna chez lui tout désappointé, mais avec l'espoir de ramener son troupeau le lendemain. Il n'en fut rien malheureusement, et toutes les tentatives qu'il fit pour recouvrer ses vaches furent inutiles. De loin il les voyait paître comme à l'ordinaire, mais dès qu'il s'en approchait elles disparaissaient aussitôt. Il se décida enfin à aller consulter un savant du pays qui lui dit : « Cessez de lutter avec les nains comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous succomberez toujours. Si vous voulez rentrer en possession de vos vaches, vous n'avez qu'un moyen de vaincre les nains, c'est de les combattre avec le Bazan-Arar (le bâton de la charrue). » Il suivit le conseil du savant, et dès qu'il entra dans la prairie, les nains à la vue de l'instrument dont il était armé s'enfuirent épouvantés en criant :

— Lez hi, lez hen, Baz an arar zo gant hen; Lez hen, lez hi, Baz an arar zo gant hi.

(Laissez-la, laissez-le, Le bâton de la charrue est avec lui; Laissez-le, laissez-la, Le bâton de la charrue est avec elle.)

Le fermier victorieux ramena joyeusement son troupeau. Quant aux nains ils avaient disparu, et depuis ce moment on ne les a jamais revus dans la paroisse. (Communes de Plemeur, Guidel, etc., Morbihan.- On connaît aussi le pouvoir du bâton de la charrue dans plusieurs communes de la Cornouaille.)

MARIAGES ET MIGRATION DES NAINS.- Les actes de cruauté commis par les nains avaient rendu si timides les populations des campagnes, que ces païens, ne mettant plus de bornes à leur insolence, prirent l'habitude d'entrer pendant la messe dans les églises chrétiennes, et d'y célébrer leurs mariages, suivant le rite de leur nation. Voici comment se pratiquait cette cérémonie. Au moment où le prêtre publiait les bans, le nain qui voulait se marier prenait sur ses bras sa fiancée, comme un enfant, et faisait trois fois le tour de l'église en criant :

— Gan-en 'ma ma flandrik, Piou na lavaro grik?

(Avec moi est ma bien-aimée, Qui dira mot ?)

On se gardait bien de rien dire, car on savait que celui qui eût fait une seule observation aurait eu les yeux crevés par le nouveau marié.

Cependant le nombre des nains augmentant de jour en jour, et avec eux leurs vols et leurs rapines, la Bretagne était entièrement ruinée, et ses habitants plongés dans la consternation. Les Bretons s'adressèrent alors à leur évêque, pour le prier de délivrer le pays de ce fléau. Il y parvint de la manière suivante : Plusieurs personnes avaient remarqué à la messe, que pendant la lecture de l'évangile, les nains perdaient une grande partie de leurs forces, et semblaient s'affaïsser sous l'action d'une puissance supérieure. On fit part de cette observation à l'évêque, qui ordonna aux prêtres de toutes les paroisses de faire lire une seconde fois l'évangile, à la fin de la messe. Les nains ne purent résister à cette épreuve.

Plusieurs d'entre eux y succombèrent, mais la masse de la nation abandonna le pays et n'y reparut jamais. C'est depuis cette époque que s'est établie la coutume de lire l'évangile à la fin de la messe. (Commune de Pluguffan, Finistère.) En terminant ces récits, reproduits dans toute leur simplicité, je voudrais soumettre au lecteur une observation qui s'est plusieurs fois présentée à mon esprit et qui, si elle n'explique pas l'origine de la croyance à ces êtres surnaturels, peut cependant faire comprendre pourquoi les traditions qui s'y rapportent se sont mieux conservées en Bretagne que dans les autres pays.

On sait combien sont nombreux en Bretagne les monuments funéraires appelés Dolmens ou allées couvertes. Lorsque ces monuments sont restés enfouis sous l'éminence factice qui les enveloppe, les paysans y attachent généralement l'idée d'une sépulture, mais quand par suite de la disparition des terres qui les recouvraient, ils se trouvent visibles en tout ou en partie, ils ne représentent plus pour eux la même idée. A leurs yeux ce sont des maisons, et certes plusieurs sont des palais, si on les compare aux tanières gauloises et à beaucoup d'habitations du Moyen-âge. Or ce premier fait admis, voici les conséquences qui pour eux en découlent nécessairement. Ces maisons étant très-basses ne peuvent être habitées que par des gens de petite taille. Comme elles sont formées d'énormes matériaux, les petits êtres qui les habitent et qui les ont sans doute construites, doivent être malgré leur petite taille doués d'une force extraordinaire.

D'un autre côté, comme on ne voit jamais dans ces maisons ceux qui y demeurent, ils doivent avoir la faculté de se rendre invisibles. De plus le nombre de ces maisons étant très considérable, leurs habitants sont nécessairement fort nombreux et constituent une véritable peuplade. Je ne voudrais pas tirer de cette observation une conséquence trop absolue.

Mon intention est seulement de montrer qu'il n'est pas impossible que les gens de la campagne soient arrivés par ce simple travail de synthèse à se former un canevas sur lequel l'imagination a pu ensuite broder ses plus riches fantaisies. »

R-F Le Men, revue celtique tome1, 1870.

QUELLES SONT LES ORIGINES DES KORRIGANS ?

Lorsque l'on découpe les caractéristiques de ces créatures en mythèmes, nous obtenons le résultat suivant :

Mythème 1 : les korrigans sont petits

Mythème 2 : les korrigans sont laids

Mythème 3 : les korrigans ont la peau noire et les yeux rouges

Mythème 4 : les korrigans ont des pouvoirs magiques

Mythème 5 : les korrigans vivent sous terre

Mythème 6 : les korrigans vivent en tribus

Mythème 7 : il existe un roi ou une reine des korrigans

Mythème 8 : les korrigans gardent les trésors enterrés

Mythème 9 : les korrigans dansent sous la lune

Mythème 10 : les korrigans pratiquent la poésie

Un problème se pose rapidement quand on compare ces mythèmes à ceux des autres légendes de France et d'Europe car la plupart se retrouvent dans les récits de lutins ou de fées.

Plusieurs mythèmes ont même des résonances chthoniennes qui établissent un lien entre les korrigans et le peuple des morts tel qu'on se les représentait autrefois :

- Ils ont des pouvoirs magiques.
- Ils vivent sous terre, souvent sous des dolmens, des menhirs donc dans les tumulus à vocation funéraire.
- Ils sont les gardiens des trésors enterrés, comme ceux que l'on trouve dans les tumulus funéraires.
- Ils dansent sous la lune qui était l'astre des morts.

En fait, pratiquement tous les mythèmes liés aux korrigans correspondent aux caractéristiques que Claude Lecouteux applique aux nains de la littérature romane dans son livre « Les nains et les elfes au Moyen-Âge ».

Plutôt incongru pour un personnage si typique de la Basse-Bretagne à forte influence celtique. Surtout que les nains mentionnés dans la littérature celtique sont beaux ou laids, hostiles ou serviables, quelques fois voleurs ou ravisseurs. Ils habitent des royaumes situés sur des îles, dans des lacs ou dans la mer ou encore souterrains où le temps s'écoule différemment. Ils y vivent en communautés dirigées par un roi. Ils sont aussi d'excellents artisans.

Les nains celtiques relèvent de ce que nous pourrions appeler « le peuple fée » contrairement aux « nains romans » et aux korrigans.

L'opposition entre ces deux concepts est forte mais, toujours selon Claude Lecouteux, la vulgarisation de la matière de Bretagne, avec entre autres les romans de Chrétien de Troyes, a permis de jeter un véritable pont entre l'univers celtique et le monde roman. Certaines particularités des nains celtiques sont passées en France et se sont amalgamées à d'autres motifs, venus cette fois du monde roman et germanique.

En bref, la recherche des mythèmes communs est trop confuse pour déceler l'origine des korrigans, il nous reste l'étymologie.

Il existe une thèse qui fait provenir ce nom « korrigan » du gaélique « caurig ghen » qui signifie « né de la roche », expression qui s'appliquait au Thuata de Dannan irlandais (peuple des fées dans la mythologie celte). Malheureusement, personne n'a encore songé à approfondir cette théorie aussi me contenterai-je de la mentionner.

Selon l'opinion la plus répandue, le mot « korrigan » viendrait du breton « korr » qui signifie « nain » avec un premier suffixe diminutif « ig » et un deuxième « an ». la traduction française de korrigan serait donc : petit petit nain.

Je me pose toutefois la question de l'utilité du rajout de deux diminutifs sur un nom impliquant déjà la petitesse. Un petit nain est déjà un pléonasme en français alors un petit petit nain, c'est pire. Le nom en aurait un style inutilement alourdi à moins que, comme le suggère Claude Lecouteux, il s'agisse de convaincre celui qui entend ou lit le nom « korrigan » que cet être est vraiment petit, ce qui ne serait donc pas allé de soi à l'origine.

Le mot « Corr » ou « Korr » apparaît pour la première fois dans le dictionnaire français-breton de Jehan Lagadeuc en date de 1464. Toutefois sa piste littéraire nous entraîne au Pays de Galles. Dans Kulhwch et Olwen, récit gallois du premier quart du XIIème siècle qui reprend des traditions plus anciennes, un personnage cité est Gwyddolwyn Gorr qui est un nain magicien, comme d'ailleurs un autre personnage Ruddlwn Gorr dans « Les Triades ».

Le Gorr/Corr est donc déjà dans la littérature galloise systématiquement un nain magicien, l'équivalent d'un korrigan donc. Cela signifie que ce n'est pas le mot « korr » qui a donné « korrigan » puisque c'était déjà son acception originelle. Korr signifiant dès les origines un nain magicien, il est peu à peu entré dans le langage commun pour devenir synonyme de nain.

Les deux diminutifs « ig » et « an » ayant été rajoutés en Breton, cela montre que les Corr originaux n'étaient pas obligatoirement synonymes d'êtres de petite taille. Hypothèse renforcée par le fait que dans bien des légendes, les korriganes se confondent avec les fées comme l'a expliqué Divi Kervella dans son livre « légendaire celtique ».

Les Korr ou Corr étaient donc à l'origine des êtres non-humains dotés de pouvoirs magiques.

La proximité lexicale et cette nouvelle description nous permet de les rattacher au CORANNYEIT ou KORRANYEIT mentionnés dans les Mabinogions gallois, récits médiévaux mis par écrit au XIIème siècle qui font référence à la mythologie celte.

Dans la légende de Lludd et Llefelys, les korranyeits étaient un peuple non-humain qui avait la faculté d'entendre toutes les conversations si secrètes soient-elles et disposaient de grands pouvoirs magiques. Ils étaient considérés comme le premier des trois fléaux qui se sont abattus sur l'île de Bretagne et ont été défaits par Lludd avec l'aide de son frère Llefelys. Ce dernier lui ayant donné la recette d'une potion pour vaincre les korranyeits.

En bref, les korrigans auraient donc été les avatars d'un peuple de non-humains avec des pouvoirs magiques mentionnés dans les grandes sagas de la mythologie celtique.

Christophe Méchin
Président de la MDCELDC